



Que reste-t-il de nos souffrances ?

par Georges FEDERMANN

Texte publié initialement dans Psychologie Française
n°3.96 - Septembre pp. 104-109

Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Dans le cadre de mon exercice libéral, je réalise des expertises pour le Centre de Réforme de Strasbourg qui dépend du ministère des Anciens Combattants et Victimes de guerre. Cette tâche est l'occasion de voir des militaires ou des gendarmes en activité, mais aussi des anciens combattants de la deuxième guerre mondiale, de l'Indochine, de l'Algérie ainsi que ceux qu'on appelle, en Alsace-Lorraine, les « Malgré-Nous ».

Ce terme mérite d'être explicité. On désigne par « Malgré-Nous » les incorporés de force, alsaciens et mosellans, au combat, dans l'armée allemande à partir de 1943 au moment où le front russe était en train de craquer pour les nazis.

Alfred Wahl¹ explique que durant deux ans ni Hitler ni les chefs de la *Wehrmacht* ne souhaitaient incorporer des alsaciens ou des mosellans « car ils n'avaient pas, a priori, confiance dans ces populations ». C'est le *Gauleiter* Wagner, chef de l'administration civile en Alsace, qui va convaincre Hitler et imposer l'incorporation de force en août 1942. Wahl nous ap-

1 Wahl (A.), *Dans l'enfer russe, Saisons d'Alsace*, Éd. de la Nuée Bleue, Strasbourg, 1993, pp. 149 à 163.

prend que les premiers incorporés de force quittent l'Alsace le 12 octobre 1942. Il s'agissait des classes 1922, 1923, 1924. Ces jeunes gens passent l'essentiel des dernières semaines de l'année 42 dans des centres d'instruction, ce qui leur permet d'éviter de se retrouver au cœur de la bataille de Stalingrad en janvier 43.

À partir de cette date, les incorporations augmentent et on fait appel ensuite aux classes 1914 à 1921. Douze classes au total subiront une formation militaire à la fin de l'année 1943.

Ce n'est pas le lieu ici de développer la question des réfractaires ou celle de l'adhésion des Alsaciens à l'appel des sirènes nazies. Je n'ai évidemment pas les compétences historiques nécessaires. Il faut cependant rappeler que les nazis faisaient peser de terribles menaces sur les familles des réfractaires. Il est utile aussi de savoir qu'on a compté en Alsace de nombreux ralliés au nazisme, soit par ambition personnelle, soit par désir d'enrichissement, soit encore par affinité pour la culture et le nationalisme allemand. Des sections de la jeunesse hitlérienne sont fondées en Alsace et l'on compte deux mille à deux mille cinq cents engagés volontaire².

Pour revenir à nos incorporés de force, on les retrouve donc sur le front russe ainsi qu'en Yougoslavie, Croatie, Serbie, Monténégro et Bosnie notamment. Évidemment, une partie va être faite prisonnière par les Russes et on va les regrouper au camp de Tambov, situé à 350 km au sud-est de Moscou,

2 Irjud (A.), *Les ralliés au nazisme, ibid.*, pp. 131 à 141.

avec les prisonniers allemands originaires des divers territoires annexés au *Reich* à partir de juillet 43. Tambov est resté plus que les autres camps soviétiques, le symbole du « sort injuste réservé à ceux qui avaient cru se retrouver en pays allié »³. En tous cas ceux-là avaient eu la chance, si l'on peut dire, de ne pas être abattus tout de suite après avoir été faits prisonniers.

Ces incorporés de force de la deuxième guerre mondiale sont désignés sous le terme de « Malgré-Nous » et sont indemnisés par le ministère des Anciens Combattants.

Il est intéressant de préciser que ce terme a été créé en 1920 avec l'appui de Maurice Barrés notamment dont il faut souligner la vocation « nationaliste et antisémite » lors du procès Dreyfuss. À l'origine, il s'agissait de créer une association de défense des valeurs françaises contre « l'ennemi de toujours : l'Allemand », au-delà des catastrophes historiques et notamment de la séparation entre 1870 et 1918. Durant cette période, évidemment, des alsaciens et des mosellans ont servi dans l'armée allemande et ont pu aspirer au statut de « Malgré-Nous ». Il est important de préciser que ces premiers « incorporés de force » l'ont été de manière légale au plan du droit international à la suite du traité de Francfort du 10 mai 1871⁴. Il en a été tout autrement pour les victimes de la deuxième guerre mondiale.

Un séjour-pèlerinage à Tambov organisé afin d'honorer la mémoire des « Malgré-Nous » morts en captivité vient d'avoir

3 Wahl (A.), *Les débuts à Tambov*, *ibid*, pp. 165 à 172.

4 Anonyme, *Historique, origine et raison d'être des « Malgré-Nous »*, La Charte, supplément au n°4, août-septembre 85, pp. 29 à 31.

lieu début septembre 95. Au moment où l'on célèbre le cinquantième anniversaire de la victoire sur le nazisme, cette démarche a une vocation historique mais aussi pédagogique indéniable.

Dans mon exercice médical quotidien, je suis donc amené à accueillir des anciens de Tambov pour des examens destinés à mesurer les répercussions psychiques de leur captivité. Rares sont ceux qui ne portent pas encore au plus profond d'eux-mêmes les cicatrices indélébiles des conditions inhumaines de ces séjours. Au-delà de la détresse morale, je suis surtout frappé-par le sentiment d'inutilité associé à l'impossibilité de trouver du sens à une guerre dont l'Homme, avant tout, est sorti perdant.

Monsieur L. dont le nom a été germanisé durant la guerre, se plaint de céphalées incoercibles, de troubles du sommeil « à se tirer une balle dans la tête ». Il est découragé et reste marqué par la hantise d'une invasion russe.

Monsieur B., lui, dès le retour de la guerre « en avait marre de tout », dit-il. Comme la plupart des captifs, il souffre de ruminations morbides, de cauchemars obsessionnels où défilent des scènes d'horreur. « On se foutait de tout, on était indifférent à la douleur et à la mort. »

Monsieur J. présente des manifestations anxio-dépressives chroniques, de la tristesse et de l'amertume ainsi qu'un important sentiment d'inutilité et de culpabilité (le complexe du survivant). Tout comme beaucoup d'autres, il rapporte des

souvenirs précis, douloureux et itératifs qui envahissent le champ de la conscience quasi-quotidiennement et dont il lui est extrêmement difficile de parler à d'autres qu'à ceux qui les ont partagés. Rares sont les captifs qui considèrent ce passage de leur vie comme une partie de leur patrimoine existentiel dont il peut être important d'assurer la transmission aux générations futures.

Pour beaucoup, il s'agit d'un vécu que je qualifierais de corporatiste, de communautaire avec une culture propre à la classe des « Malgré-Nous ». Je crois pouvoir dire qu'on a très peu publié sur ces expériences, mais d'une manière générale on a peut-être peu écrit sur les expériences concentrationnaires⁵.

Cependant, beaucoup de ces patients ont rédigé des mémoires où ils relatent consciencieusement le contenu de leurs souvenirs. Il s'agit de récits extrêmement réalistes et fatalistes où je n'ai jamais retrouvé, dans ma petite expérience, de références à la gloire du combattant ou du nationalisme, mais au contraire beaucoup d'humilité, de fatalisme, de douleur morale et un sentiment d'inutilité. Jamais de haine ni pour les Russes, ni pour les Allemands, ni pour les Français, mais une sorte de conscience « de classe », si j'ose dire, qui aurait ramené chacun au statut de combattant, d'homme de terrain sans jamais qu'il soit fait référence au moindre sens possible à accorder à cette guerre, aucun sens politique, ni religieux, ni philosophique, simplement le sentiment d'une énorme catastrophe que chacun a eu à subir sans pouvoir tenir une position critique ou personnelle, un peu comme si au fond chacun s'était trouvé

⁵ Voir cependant le livre d'Alain Parrau, *Écrire sur les camps*, Belin Éd.

pris dans une sorte de déterminisme socio-politique et qu'il ait à ce moment-là perdu toute identité et toute capacité d'initiative personnelle.

Monsieur W. faisait partie d'une unité d'artillerie engagée pour la protection de l'infanterie en première ligne. Pratiquement constamment au front de décembre 43 à janvier 45, il a été soumis aux bombardements russes dans un vacarme infernal, se réfugiant tant bien que mal dans des trous d'hommes dans l'attente du moindre répit. Il a vu des charrettes remplies de morts, destinés à être enterrés, être acheminées vers l'amère. Il a été constamment pourchassé par les Russes, dans la crainte d'être blessé ou tué. « [Il était] hanté par cette crainte », dit-il. Il se souvient des encerclements terribles des Russes, des tirs venant de tous côtés causant « des morts et des morts ». Il rappelle qu'après un encerclement, « dans la hâte du repli par la moindre ouverture », des cadavres jonchaient le sol, écrasés par des engins motorisés.

Vers la fin, l'unité sans commandement est livrée à elle-même, les blessés sont entassés et hurlent de douleur. Humblement, Monsieur W. achève en précisant qu'il ne cite pas les privations en tous genres dues à l'hiver russe avec « ses blizzards, ou la boue du printemps à hauteur de bottes ». Tout ceci était là, conclut-il, pour « vous abaisser à l'état d'animal ».

Aujourd'hui, on imagine mal toutes ces détresses et toutes ces souffrances chez des hommes qui après-guerre ont tous eu quasiment une vie « normale », l'intégration socio-professionnelle permettant de réguler tant bien que mal ces souvenirs d'horreur.

Témoign privilégié de ces confidences, je suis convaincu de l'importance de leur transmission aux jeunes générations. Au-delà de l'importance des commémorations, ne devons-nous pas à notre descendance d'être particulièrement vigilants sur ce qui constitue la répétition de l'horreur, comme si l'Homme n'intégrait pas les leçons de l'Histoire et comme si existait en germe dans son cœur la triste, la terrible, la mortifère capacité de générer des génocides et de créer des univers concentrationnaires⁶ ?

Existe-t-il une hiérarchie de la douleur humaine ? En effet, on a à juste titre beaucoup insisté sur le caractère unique, singulier d'Auschwitz. Mais au-delà de cette reconnaissance, ne faut-il pas veiller solennellement à ce qu'un véritable travail de mémoire s'opère autour de ce terrible événement, et éviter le risque de sa banalisation par notre société médiatique où un événement chasse l'autre ? Rappelons que le travail de mémoire ne peut être qu'un travail de continuité et de vigilance de chaque instant. Insistons aussi sur le fait que le nazisme à l'origine d'Auschwitz n'a pas été un accident énorme de la civilisation et de l'Histoire, n'a pas été un déraillement sur la ligne évolutive de l'Histoire comme certains peuvent le laisser entendre. Faisons en sorte qu'Auschwitz ne soit pas l'alibi de la normalité des pouvoirs, de tous les pouvoirs et une sorte de caution des décisions que ceux-ci pourraient prendre.

Nous avons tant insisté sur le caractère emblématique d'Auschwitz que nous sommes persuadés que dans l'esprit des jeunes ce souvenir atroce entraînera la vigilance nécessaire qui

⁶ Ternon (Y.), *L'État criminel - les génocides au XX^e siècle*, Seuil, 1995.

évitera toute répétition. Mais ne venons-nous pas d'assister dans l'indifférence quasi-générale à un génocide au Rwanda ? Ne devons-nous pas, par équité, réfléchir sur les responsabilités de nos propres autorités étatiques ? Sinon à quoi pourraient bien servir ces commémorations, si ce n'est d'alibi ? Enfin, le monde est-il centré sur l'Europe ou les U.S.A. ? Auschwitz est-il l'étalon de l'atroce, du sacrilège, de l'innommable pour les populations asiatiques ou africaines ? Comment a-t-on intégré et perçu dans ces continents ?

Quels sont les lieux de mémoire de l'Horreur et leurs significations à travers le monde ? Que dire encore, de la façon dont les communautés immigrées en France se représentent Auschwitz ? Comment se situer par rapport aux 300 millions d'autochtones répartis dans le monde en plus de 5 000 groupes ethniques et linguistiques vivant dans plus de 75 pays qui aspirent à la reconnaissance de leur statut d'Homme à part entière avec tous leurs droits, libertés et devoirs attachés à ce statut ainsi que le respect des cultures, des langues, des traditions, des organisations économiques et sociales et des croyances ?

Comment passer sous silence les cinq siècles d'occupation de l'Amérique du Sud par les descendants des *conquistadors* et l'extermination de la quasi-totalité du peuple indigène ?

Il y aurait tant d'autres choses à dire en faveur des minorités et des victimes. Je pense notamment au souvenir de la déportation homosexuelle commémorée pour la première fois en 1995 en France.

Tant que des hommes nieront l'appartenance d'un seul homme à l'espèce humaine, alors nous courrons le risque que ces hommes-là soient prêts à détruire l'humanité entière au nom de la pureté de leur groupe, de la peur du métissage et de la « préférence nationale ».

J'aimerais ajouter que les commémorations dont la nécessité ne se discute pas, constituent pour beaucoup de victimes et de rescapés, des épreuves psychologiques difficilement surmontables.

Enfin la plupart des incorporés de toutes les armées engagées dans des guerres qui ne sont pas nationales, ne sont-ils pas des « Malgré-Nous »

Et comment considérer alors la désertion ?